

2012-12

La triste réalité de la guerre tribale après la proclamation des indépendances en afrique à travers Allah n'est pas obligé d' Ahmadou Kourouma.

NDAYISHIMIYE, Jean -Claude

UB, FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

<https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/917>

Téléchargé depuis le dépôt institutionnel officiel de l'Université du Burundi

UNIVERSITE DU BURUNDI



FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DES LANGUE ET LITTERATURE
FRANÇAISES

LA TRISTE REALITE DE LA GUERRE TRIBALE APRES
LA PROCLAMATION DES INDEPENDANCES EN
AFRIQUE A TRAVERS *ALLAH N'EST PAS OBLIGE...*
D'AHMADOU KOUROUMA.

Par :
Jean -Claude NDAYISHIMIYE

Sous la direction de :
Prof. Venant BAMBONEYEHO

Mémoire présenté et défendu
publiquement en vue de l'obtention
du Grade de Licencié en Langue et
Littérature Françaises.

Bujumbura, décembre 2012

DEDICACE

A feu Valentin NDACIKIRIWE notre père,
A feu Thérèse NDIMURIRWO notre mère,
A notre sœur Colonel Jeannette Carine NZEYIMANA,
A notre beau-frère Colonel Benoit BARARWANDIKA,
A madame Maitre Christine NZEYIMANA,
A notre fille Thessy Carine NDAYISHIMIYE,
A notre fils Jean Prince Bonne-Vie NDAYISHIMIYE
A notre chère épouse Rachel MASABARAKIZA,

Nous dédions ce mémoire.

REMERCIEMENTS

Au terme de notre travail, qu'il nous soit permis d'exprimer nos sentiments de gratitude à toutes les personnes qui ont contribué à sa réalisation.

Nous tenons en premier lieu à exprimer nos vifs et sincères remerciements au professeur Venant BAMBONEYEHO qui n'a jamais cessé de nous guider par des conseils judicieux malgré ses multiples engagements. Sa rigueur scientifique, son acidité et sa diligence ont aiguisé notre esprit de recherche.

Nous exprimons ensuite notre profonde reconnaissance à tous les professeurs de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, plus particulièrement à ceux du Département de Langue et Littérature Françaises.

Ils nous ont nourri de la science et de la conscience qui nous permettront désormais de voler de nos propres ailes dans le firmament de la vie.

Il serait irrémissible également de ne pas exprimer notre profonde gratitude envers tous ceux qui nous ont soutenu et encouragé au cours de notre formation et particulièrement pendant les moments forts de notre travail.

Il nous est particulièrement agréable de reconnaître notre dette envers la famille de l'Ambassadeur Adolphe NAHAYO qui ne nous a pas mesuré son dévouement et nous a accordé sa confiance.

Qu'à travers ce modeste travail, les familles Benoît BARARWANDIKA, Athanase SINDAHERA, Pascal JUMA, François BAZOMVURA, Emmanuel BIGIRINDAVYI, Christophe

NYABENDA, Jean Marie BUKURU et André NZEYIMANA trouvent l'expression de notre profonde reconnaissance. L'assistance dont elles nous ont entourée reste d'une qualité inestimable.

Nos sentiments de gratitude vont également à Feu notre père et à feu notre mère qui se sont donné corps et âme pour nous soutenir, nous leur disons merci.

A ma sœur Colonel Jeannette Carine NZEYIMANA, pour son amour et son soutien, à toute notre famille et à tous nos amis, qu'ils trouvent dans ces lignes l'expression de notre reconnaissance.

Enfin, à toutes les personnes qui, de près ou de loin ont participé à l'élaboration de ce travail, nous témoignons nos sincères remerciements.

0. INTRODUCTION GENERALE

La production de KOUROUMA souligne, à des degrés divers, la violence de la colonisation occidentale sur les différentes sociétés africaines.

Le colonialisme s'installe dès le XIXème siècle. L'Occident, au faite de sa gloire, a pénétré en Afrique, pour exploiter au sens propre du terme ses richesses tant humaines que naturelles. Le joug de la colonisation pèse pendant longtemps sur le continent africain.

Ce n'est qu'après la 2^{ème} Guerre Mondiale qu'une poignée d'intellectuels dont disposait l'Afrique, se décident à combattre la colonisation. Ils y parviennent au prix de maints sacrifices et les pays africains accèdent enfin à leurs indépendances.

Malheureusement l'espoir du peuple africain basé sur l'acquisition des indépendances est vite changé en désillusion.

Le peuple demeure dans un malheur doublé de misère. Les nouveaux dirigeants en qui le peuple plaçait son espoir s'identifient aux nouveaux démons, occasionnant ainsi certains maux dont souffre le Continent africain.

Avec la colonisation s'effondre le socle social africain. C'est l'ère des grandes humiliations et des conflits de toute nature, qui désorganisent et fragilisent les fondements des sociétés dominées, avec, en même temps, l'introduction et la mise en place de structures modernes de l'Etat, telles que nous les connaissons aujourd'hui, avec tous ses avantages et ses inconvénients hérités d'un mode de fonctionnement issu de la colonisation.

Il convient de souligner que le poids de la colonisation reste chez KOUROUMA, le principal facteur de la décadence des

communautés africaines. Le passé colonial des Etats actuels continue, de manière constante, à influencer sur leur devenir.

Cette perception apparaît de façon systématique dans la métamorphose des personnages qui évoluent dans toutes les œuvres de KOUROUMA, de Fama dans *Les Soleils des Indépendances*, jusqu'à Birahima dans *Allah n'est pas obligé...*

Ahmadou KOUROUMA est un écrivain si bien connu que nous n'avons pas tellement besoin de nous attarder sur sa présentation, mais rappelons tout de même que l'ouvrage qui permet à pas mal de gens d'avoir une idée sur lui est *Les_Soleils des Indépendances*, un roman publié en 1968 à Paris aux Editions du Seuil. Dans la suite, il a publié d'autres romans, notamment *Monnè, outrages et défis*, et *En attendant le vote des bêtes sauvages*, publiés respectivement en 1990 et en 1998 aux Editions du Seuil.

Il faut citer également parmi ses œuvres *Tongnatigui ou Le diseur de vérité*, pièce de théâtre jouée à Abidjan en 2002, *Quand on refuse, on dit non*, publié à Paris, aux Editions du Seuil en 2004.

Avant d'entamer le vif du sujet, il sied de signaler que *Allah n'est pas obligé...*, l'œuvre qui est sous analyse, nous met en scène un enfant guinéen du nom de Birahima âgé une dizaine d'années. Sa mère gravement malade, meurt et Birahima devient orphelin. Il part à la recherche de sa tante au Libéria. Sur la route, il rencontre Yacouba un féticheur musulman, qui se dit multiplicateur de billets. Pris au piège par la guerre civile, ils s'engagent tous les deux auprès du Front National Patriotique du Libéria dirigé par Charles Taylor. Yacouba devient féticheur professionnel et Birahima se trouve enrôlé comme enfant-soldat.

Grosso modo, l'œuvre susmentionnée raconte leur périple à travers des pays dévastés par la guerre et dénonce la cruauté des conditions de vie des enfants-soldats

Dans *Allah n'est pas obligé...*, l'auteur fait un virulent réquisitoire contre les pouvoirs africains et leur fonctionnement. Ce roman nous promène en Afrique, plus précisément au Libéria, un pays épuisé par les guerres civiles.

Les faits y sont présentés avec détails et minutie.

Allah n'est pas obligé... est un roman superbe, intense, inventif et terrifiant. C'est aussi un acte essentiel posé contre la fatalité.

Avec *Allah n'est pas obligé...*, Ahmadou KOUROUMA nous livre un récit drolatique et impressionnant sur une époque de massacres dont les enfants sont les tristes héros. C'est une histoire qui a comme toile de fond les guerres tribales du Libéria.

Pour cet ouvrage, l'auteur, un des écrivains les plus importants du Continent africain s'est vu décerner le Prix Renaudot. Comme l'œuvre sous analyse se concentre sur le contexte social, nous allons centrer notre analyse sur le thème de la guerre tribale, cette triste réalité.

Ahmadou KOUROUMA montre dans ce roman les atrocités de la guerre et ses effets sur le peuple. Il souligne entre autres la cruauté des politiciens africains qui se servent du peuple comme moyen de satisfaire leurs intérêts.

0.1 Présentation de l'œuvre

Allah n'est pas obligé... nous a intrigué par son penchant historique ;il nous plonge dans l'histoire du Libéria. Il s'agit d'une histoire romancée, inspirée par des faits réels, pouvant être pris en charge par les historiens. Pertinent parce qu'historique, le roman fascine par l'actualité qu'il véhicule.

Allah n'est pas obligé..., ce roman dont le titre complet est « *Allah n'est pas obligé d'être juste avec les choses qu'il a créées ici-bas* », se veut historique.

Ainsi, il donne à voir l'image d'une Afrique en proie à la barbarie criminelle.

0.2 Motivation et choix du sujet

Si nous avons choisi de travailler sur cette littérature qui se situe dans le cadre perpétuel du désenchantement, c'est que ladite littérature parle des problèmes du moment, des scènes qui nous sont connues, des situations que nous avons vécues ou vivons. Le roman intitulé *Allah n'est pas obligé...* qui nous occupe est une présentation de la situation actuelle qui prévaut dans beaucoup de pays africains. Sa parution permet d'observer la véracité des faits et nous stimule plus.

Ainsi, l'état socio-politique de l'Afrique actuelle a poussé l'auteur à révéler les exactions que les politiciens et leurs miliciens font subir au peuple. Le roman se présente comme un pamphlet dirigé contre les politiciens africains, source des malheurs que connaissent leurs peuples.

0.3 Problématique et hypothèses de recherche

Depuis que l'Afrique est au contact avec le monde extérieur, une série de malheurs s'est abattue sur son peuple. C'est un interminable chemin de croix qui commençait. L'esclavage fut le premier de ces malheurs. Il a emporté avec lui hommes et femmes valides dont l'état de santé était enviable et qui pouvaient servir remarquablement ce pauvre continent. Ceux qui ont pu atteindre le sol américain y ont subi un traitement inhumain.

C'est pourquoi les écrivains africains dénoncent d'une part certains maux liés à la colonisation et d'autre part, font le tableau satirique de nouveaux pouvoirs africains qui ont adopté l'attitude de l'ancien colonisateur.

S'agissant des hypothèses de recherche, les guerres tribales en Afrique ne sont –elles pas occasionnées par une minorité qui voudrait se maintenir au pouvoir à vie ? L'instabilité politique après la proclamation des indépendances en Afrique n'est –elle pas due à l'influence de l'ancienne métropole qui voudrait démontrer l'immaturation politique du peuple africain ?

0.4 Objectif

Avec le parcours systématique de ce roman sous analyse, notre but primordial est de montrer à travers la littérature les méfaits de la guerre civile sur le peuple africain. La vision du monde d'Ahmadou KOUROUMA nous permet également de démontrer que le peuple africain paie le lourd tribut des bavures des politiciens qui l'exploitent comme un pont sur lequel on passe pour traverser une rivière.

0.5 Méthodologie

Comme les structures textuelles tiennent compte du contexte social, nous allons appliquer, pour aborder l'étude de ce roman, la méthode sociocritique. En effet ; *Allah n'est pas obligé...* met en scène une situation bien précise qui nous montre l'Afrique et sa population pendant ces guerres civiles que nous vivons et dont nous entendons parler ici et là.

0.6 Articulation du travail

Notre travail va s'effectuer en trois chapitres.

Au premier chapitre, nous allons découvrir le règne de la division et de la violence au Libéria et la part des politiciens dans la gestion de cette crise.

Au deuxième chapitre, notre attention se concentrera sur le drame d'une jeunesse sans avenir. Nous montrerons ensuite comment les enfants-soldats sont recrutés, les différents chefs de guerre et les effets négatifs de ce recrutement.

Quant au troisième et dernier chapitre, notre étude se penchera sur l'échec du processus de démocratisation.

Ainsi, nous pourrions découvrir tous les effets de la guerre sur le peuple.

CHAPITRE I. LE REGNE DE LA DIVISION ET DE LA VIOLENCE AU LIBERIA

Au Libéria, une toute petite élite règne sur le pays. Cette élite est dirigée par un dictateur qui est soutenu par l'influence politique de l'Amérique et d'autres pays industrialisés. L'élite profite de l'influence. Le dictateur et la petite élite appartiennent à la même ethnie. Les autres ethnies sont exploitées et la petite élite en profite. La population qui est complètement opprimée n'a pas de droits et elle ne peut participer à aucune décision. Ainsi, un courant d'opposition se développe. Il n'est plus possible de fonder des partis qui représentent les souhaits de la population large.

I.1 Les différents chefs de guerre

Le Libéria est un pays dont le territoire, les hommes et la fortune ont été partagé entre quatre grands bandits qui luttent pour le pouvoir à savoir : Samuel Doe, Charles Taylor, Prince Johnson et El Hadj Koroma.

«... Les bandits de grand chemin se sont partagé le pays, ils se sont partagé la richesse, ils se sont partagé le territoire, ils se sont partagé les hommes, ils se sont partagé tout et tout et le monde entier les laissent faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes... »¹, dit pour sa part le narrateur du roman qui fait l'objet de notre travail.

La guerre au Libéria est une source immense de profits pour les chefs de guerre et les soldats.

Les biens volés pendant la guerre permettent aux guerriers d'améliorer leurs conditions de vie. Dirigés par des bandits, les soldats se paient en massacrant la population pour lui voler ses biens et les revendre à prix dérisoires.

¹ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.51

I.1.1. La faction de Charles Taylor

Ce n'est qu'en décembre 1989, un groupe armé conduit par Charles Taylor appartenant à l'ethnie de sa mère (les Gios), lança une insurrection contre le pouvoir des Krahn.

Avant de commencer sa révolution, Charles Taylor a recruté deux cents hommes dans le Nimba qu'il a transformés en Forces Spéciales. C'est dans la même province qu'il a débuté sa guerre, avec un mouvement dont la composition était à 90% constituée de Gios. La révolte gagna rapidement l'ensemble du pays à l'exception de la Capitale Monrovia.

Plusieurs centaines des Gios et des Mano qui avaient été maltraités par le Président Samuel Doe, se révoltèrent dans le Nord-est sous la conduite de Charles Taylor. Il aura fallu Sept ans de guerre inter-tribale avant que Charles Taylor le leader du Front National Patriotique du Libéria (NPFL) puisse être élu Président le 19 Juillet 1997.

Malgré les horreurs de la guerre civile dont il a été l'initiateur, le Président Charles Taylor bénéficia de la confiance des pays occidentaux. Ceux-ci virent en lui la seule personne capable de faire régner l'ordre dans ce pays, dont l'exploitation des richesses (forêts, diamants) est pour l'essentiel à l'origine du conflit avec des milliers d'enfants utilisés comme combattants. Paul Perrin le stigmatise « ...*Les chefs de guerre n'ont-ils pas d'autres moyens que de prendre des enfants ? N'ont-ils pas d'autres moyens que de porter atteinte à la dignité humaine ? Le fait est là.*

Ils sont incapables de rassembler des troupes suffisantes. Pour cela, les enfants sont des proies faciles, encore innocents et ignorants.

Drogués, alcoolisés, ils entrent dans un monde de violences sans nom, les chefs armés les manipulent, les endoctrinent sans vergogne pour en faire des machines à tuer, à piller... »²

Charles Taylor était réputé pour être un redoutable chef de guerre disposant d'une fortune colossale. A ce moment, le pays comptabilisait plus de deux cents mille morts et le quart de la population réfugiée ou déplacée.

A partir de 1999, les troupes du Président Charles Taylor furent confrontées aux rebelles du LURD (Libériens Unis pour la Réconciliation et la Démocratie) soutenus par les États-Unis et par le régime de la Guinée Conakry. Des troupes du MODEL (Mouvement pour la Démocratie au Libéria) constituées majoritairement de membres de la tribu de l'ex-Président Samuel Doe engagèrent une lutte armée contre le régime de Taylor.

Des responsables de la Communauté Economique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) se rendirent au Libéria pour convaincre Charles Taylor de quitter le pouvoir afin de permettre une solution politique au conflit.

² Paul Perrin Délégué général et fondateur d'ECI (Euro Coopération Ingénierie)

I.1.2. La faction de Prince Johnson

Prince Johnson est l'un des chefs de guerre les plus sanguinaires du Libéria, chef de la faction rebelle. Il se prend pour un catholique illuminé qui a pris les armes au nom de Dieu et combattu tous les chefs de guerre qui voulaient prendre le pouvoir politique, même démocratiquement.

Il est devenu chrétien évangéliste. Il s'est fait connaître en 1990 pour l'enlèvement, la torture et l'assassinat du Président d'alors Samuel Doe où on le voit assister au spectacle de ses hommes coupant l'oreille du Président Samuel Doe.

Un jour en treillis, le lendemain en soutane, prince Johnson prétend n'avoir plus seules préoccupations que Dieu et le Libéria.

Le jour de Noël 1989 marque son premier fait d'arme. Avec quelques miliciens, il conduit, à partir de la frontière ivoirienne, la première attaque du NPFL (National Patriotic Front of Libéria) contre le régime de Samuel Doe. C'est officiellement le début des sept années de guerre civile libérienne. Très rapidement, Prince Johnson entre en conflit avec Charles Taylor son ancien allié. Dès lors, le nouveau seigneur de la guerre n'aura que deux missions : chasser le Président Samuel Doe du pouvoir et empêcher Charles Taylor de s'installer dans le palais présidentiel de Monrovia. comme nous l'indique le narrateur « ...Le Prince Johnson était le troisième bandit de grand chemin. Ça possède en propre une large part du Libéria. Mais c'était un prince, c'est-à-dire un bandit sympathique parce qu'il avait des principes. oui alors de grands principes parce qu'il était un homme de l'église. Ça a posé comme loi que le chef de guerre qui avec l'arme à la main a libéré le Libéria ne peut pas encore solliciter le suffrage des Libériens. Ce serait contraire à l'éthique... »³.

³ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.132

En septembre 1990, deux semaines après l'arrivée de l'ECOMOG à Monrovia, celui que l'on surnomme déjà le prince de la Kalach tend un piège au jeune et naïf président. La colère de prince Johnson apparaît au grand jour. Devant les caméras de télévision, Samuel Doe est supplicié à mort, avec soixante quatre membres de sa garde.

Prince Johnson devient alors le symbole de la nouvelle barbarie libérienne. Ses hommes accusés de vol, de viol ou de tout type d'exactions à l'encontre des civils sont systématiquement abattus par le chef. Une façon pour lui d'obtenir l'appui d'une population lassée de la soldatesque de Samuel Doe. Malgré le soutien américain et la bienveillance de l'ECOMOG, il ne pourra en revanche jamais mener à bien son entreprise contre Charles Taylor.

En octobre 1992, prince Johnson dépose les armes après l'assaut lancé par les Forces du NPFL sur la capitale, seule solution pour ne pas connaître le même sort que Samuel Doe.

I.1.3. La faction de Samuel Doe

Samuel Doe a été le Président du Libéria et appartenait à l'une des grandes tribus du pays, Krahn. Il a contribué à l'organisation d'un coup d'Etat contre le Président Tolbert et prend les rênes du pouvoir. Samuel Doe était un soldat dans les forces armées libériennes, et il a gravi les échelons en raison de son éclat. Il a également été chasseur bon combat et un tireur d'élite. Pendant son séjour dans l'armée, Samuel Doe n'était pas du tout intéressé par la politique et cherchait des moyens de poursuivre sa carrière professionnelle.

Au Libéria, la puissance et la position la plus élevée sont généralement données aux Américains-Libériens qui étaient des descendants d'esclaves affranchis venus d'Amérique. Bien que le Président Tolbert fait tout pour rapprocher les communautés tribales

du Libéria en général, son Gouvernement corrompu oppose un obstacle majeur, qui provoque la colère des citoyens de la Nation.

Puis, le 12 avril 1980, un groupe de dix huit soldats dirigé par Samuel Doe a organisé un coup d'Etat et ont tué le Président Tolbert.

Aussitôt, le coup d'Etat a été accepté par les gens qui étaient à la recherche d'un changement. Les premières années du règne de Samuel Doe étaient bonnes et il a été considéré comme la tête pro-américain de l'Etat. Cependant, progressivement il est devenu dictatorial et a commencé à emprisonner des opposants politiques.

En outre, la Nation était en crise économique grave et à la fin des années 1980, le pays était presque en faillite.

En septembre 1990, la mort de Samuel Doe a eu lieu par les mains de prince Johnson après avoir réussi à capturer Doe. Samuel Doe a été torturé avant d'être tué par les hommes du prince Johnson.

I.1.4 La faction d'El Hadj Koroma

El Hadj Koroma était parmi les quatre bandits de grand chemin qui se battaient pour le pouvoir au Libéria. Ce dernier a dirigé ULIMO (United Liberian Movement), qui était une ancienne faction rebelle libérienne. Chez El Hadj Koroma tout était bien organisé, les enfants-soldats bouffaient bien toutes les choses. Son camp retranché était limité par des crânes humains hissés sur des pieux, avec cinq postes de combat protégés par des sacs de sable. Chaque poste était gardé par une dizaine d'enfants-soldats.

Il y avait plusieurs quartiers différents suivant les activités qui s'y passaient. Le quartier d'en haut comprenait des bureaux, un arsenal, un temple, des habitations et des prisons. Chez El Hadj Koroma comme tous les autres seigneurs de guerre, l'utilisation de drogues et d'alcools est monnaie courante afin que les enfants-soldats soient plus violents et plus inconscients. C'est ainsi qu'ils vont

pouvoir exercer, entre autres des missions suicides. El Hadj Koroma était le Général le plus aguerri, le plus efficace et le plus prestigieux. Il attaquait souvent des postes frontières de NPFL pour percevoir les droits de douane. Malgré le soutien des américains, El Hadj Koroma n'a pas pu s'emparer de Monrovia.

I.2. Les atrocités de la guerre tribale

Un conflit armé rend plus vulnérable ceux qui le sont déjà, en particulier les enfants et les femmes. Au Libéria, on ne faisait pas de prisonniers, on tuait tout le monde, on déshabillait les survivants, on leur coupait une oreille ou le sexe. On le forçait à les manger avant de les tuer. Telles étaient les atrocités exercés sur les populations civiles par les enfants-soldats. Bien que scandaleuse, l'appellation d'enfants-soldats est trop douce pour ces tueurs forcés, qui n'ont pas eu d'enfance.

Les biens civils tels que les écoles ou les hôpitaux sont de plus en plus souvent la cible d'attaque, car il arrive parfois que des écoles servent d'abris à des gens vulnérables obligés de fuir de chez eux.

Comme le relate ici le narrateur, parlant de sa participation dans une attaque du Prince Johnson contre une institution religieuse : « Moi Birahima, l'enfant de la rue devenu enfant-soldat, faisais partie de la première brigade chargée de l'attaque de l'institution de la mère Marie-Béatrice. Nous étions une dizaine d'enfants-soldats. On nous avait drogués, mais pas beaucoup parce que nous devions aller doucement, sans éveiller l'attention des forces d'interposition. Si on nous avait trop drogués, on aurait fait beaucoup de bruit, beaucoup de bêtises. Nous étions forts parce que nous croyions à nos fétiches.

Nous avons pris d'assaut l'institution à trois heures du matin par claire lune... »⁴

La guerre civile au Libéria compte parmi les plus longues et les plus sanglantes qu'ait connues le Continent africain. Elle a non seulement dévasté le Libéria lui-même pendant près de deux décennies mais également englouti la Sierra Leone voisine pendant une décennie entière et menacé sérieusement la stabilité politique de plusieurs autres Etats d'Afrique de l'Ouest.

Surtout, elle a entraîné directement ou non la mort de centaines de milliers de personnes. Des dizaines de milliers d'autres ont été atrocement mutilés par les factions belligérantes et des centaines de milliers de familles ont été réduites à la misère la plus noire, forcées de fuir les combats et de devenir des réfugiés dans leur propre pays ou un pays voisin.

1.2.1 Le régime totalitaire des Krahn

Dans un environnement pluriethnique à religions multiples, les identités communes jouent un rôle très important dans la définition du choix social et de l'affiliation politique.

C'est ainsi que l'antagonisme croissant à l'encontre du Président Samuel Doe provient en partie du fait qu'il s'est servi d'une carte de sécurité ethnique pour son armée qui finit par réunir beaucoup de membres de son groupe ethnique Krahn. S'il est vrai que ceci lui a garanti la loyauté de son armée, l'ethnicité est ainsi intégrée dans les conflits du Libéria.

Samuel Doe reproduit le système de ses prédécesseurs en accaparant le pouvoir et la richesse pour n'en faire profiter que son ethnie, les Krahn. Par la suite, il suspendit la Constitution, supprima les libertés politiques et s'attribua les pleins pouvoirs. Le régime fut

⁴ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.149

nettement caractérisé par la corruption, la violation systématique des droits de l'homme. C'est ainsi qu'éclata une longue guerre civile destinée à mettre fin à ce régime corrompu de Samuel Doe.

1.2.2. Le massacre des cadres Gios

Grace à l'armée, on est à mesure de voir comment les dictateurs organisent leur retour aux affaires.

Avec des officiers, des cadres Gios comme lui, Thomas Quionkpa monta un vrai complot, et il manqua de peu que le complot réussisse, et que Samuel Doe a mal réagi. Il avait des preuves, une occasion qu'il cherchait depuis longtemps, pour torturer affreusement Thomas Quionkpa de la tribu Gio avant de le fusiller.

Sa garde prétorienne se répandit dans la ville et assassina tous les cadres Gios de la République du Libéria, leurs femmes et leurs enfants.

A partir de ce moment, l'ethnie krahn longtemps contrainte au partage du pouvoir avec les Gios va enfin se hisser seule aux commandes de l'Etat libérien et organiser ainsi une répression féroce contre son éternel rival les Gios.

C'est ainsi que sous le règne de Samuel Doe, heureux et triomphant, le premier chef entouré des seuls cadres de son ethnie krahn, la République du Libéria devint un Etat totalement Krahn.

Souvent, lorsqu'un gouvernement est établi par un coup de force, le vaincu doit disparaître s'il n'est pas contraint à l'exil. C'est ainsi que le vainqueur organise des commandos pour éliminer les opposants par crainte d'un éventuel retour du vaincu.

I.2.3. Le rôle des enfants-soldats

L'expression « enfant-soldat » désigne toute personne âgée de moins de dix huit ans qui fait partie de toute force ou groupe armé, régulier ou irrégulier.

Les enfants sont plus susceptibles de devenir des enfants-soldats s'ils sont pauvres, séparés de leurs familles, déplacés de leurs foyers, s'ils vivent dans une zone de combat, ou s'ils ont un accès restreint ou inexistant à l'éducation.

Les raisons qui font qu'un enfant se retrouve enrôlé dans une armée gouvernementale ou des troupes rebelles sont évidentes : dans de nombreux cas, ils sont enlevés et contraints par la force ; dans d'autres, ils rejoignent volontairement un groupe armé parce qu'ils sont sans défense, la guerre ayant provoqué l'éclatement des familles et détruit les écoles ; parfois, ils veulent tout simplement se venger de ce qu'ils ont subi ou même se rendre utiles, victimes de la propagande des adultes.

Des raisons psychologiques et idéologiques peuvent pousser des enfants à s'engager militairement. Dans un climat de violence constante, des enfants peuvent vouloir venger la mort d'un proche ou participer au combat pour libérer leur peuple.

Le contexte politique et économique d'un pays est d'une grande importance dans l'émergence de ce fléau. Un pays fragilisé par des guerres et des tensions créées par la pauvreté constitue un terrain favorable. La vulnérabilité des enfants dans un contexte difficile en fait des proies faciles.

La mission des enfants-soldats était de capturer et détruire ; ils ne laissent pas de survivants ; rien ne peut rester après leur passage. Les rebelles donnaient de la drogue aux enfants-soldats pour s'assurer d'une obéissance aveugle. Le rôle réel des enfants dans

des combats était généralement limité par le poids et la complexité du maniement des armes.

Les enfants-soldats étaient affectés à des tâches moins physiques, tels les services de courrier ou de cuisine, la surveillance des routes, l'espionnage, la musique militaire. Ils combattent avec courage que prodigue l'inconscience, prenant la guerre pour un jeu ou désirant prouver leur valeur aux plus âgés.

1.2.4. L'assassinat du Président Samuel Doe

Les méthodes autoritaires et répressives du Président Samuel Doe qui exerce le pouvoir depuis 1980 au Libéria, créent de vives tensions entre les différents groupes ethniques du pays.

La situation dégénère en guerre civile lorsque deux groupes de rebelles sont créés.

Charles Taylor dirige le NPFL alors le Prince Yormic Johnson commande un front indépendant.

Les troupes de Johnson prennent le contrôle de la Capitale Monrovia. La Communauté Economique des Etats d'Afrique de l'Ouest (ECOWAS) envoie alors une force de maintien de la paix de 4000 hommes au Libéria.

Le Président Samuel Doe se rend aux quartiers généraux de la force multinationale de maintien de la paix, les affrontements éclatent entre la force africaine et des fidèles de Johnson. Pendant les combats, le Président Samuel Doe est touché par balles et fait prisonnier. Il succombe à ses blessures le 10 septembre.

Samuel Doe est capturé par les troupes de Prince Johnson.

Le Président Samuel Doe meurt sous la torture : les oreilles et les doigts coupés. Son corps est ensuite exposé nu dans les rues de Monrovia. « Plus le sang coulait, plus Johnson riait aux éclats, plus il délirait. Johnson commanda qu'on coupe les doigts de Samuel Doe, l'un après l'autre, et le supplicé hurlant comme un veau, il lui fit couper la langue. Dans un flot de sang, Johnson s'acharnait sur les bras, l'un après l'autre. Lorsqu'il voulut couper la jambe gauche, le supplicé avait son compte : il rendit l'âme... »⁵.

1.2.5. L'action de l'ECOMOG

La CEDEAO décide d'envoyer une force d'interposition, l'ECOMOG, qui est chargée de défendre Monrovia, d'instaurer un cessez-le-feu, de désarmer les factions rivales, afin d'instaurer une conférence nationale, préalable nécessaire à un retour à la paix. Le contingent militaire ouest-africain est majoritairement composé de soldats Nigériens appelés « les casques blancs ». Les soldats nigériens de l'ECOMOG, encouragés par la junte au pouvoir à Abuja, se sont souvent conduits comme une vulgaire bande armée tuant et pillant sans scrupule. Cette expérience a discrédité pour longtemps l'idée que l'Afrique pouvait prendre en charge sa propre sécurité.

⁵ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.138

CHAPITRE II. UNE JEUNESSE SANS AVENIR

Etre enfant-soldat est la pire des expériences selon le héros de l'œuvre sous analyse. C'est une expérience qui détruit l'enfance et l'avenir. Pour un orphelin de père et de mère inscrit à l'école, au lieu d'apprendre les mathématiques l'enfant-soldat est forcé d'apprendre à se servir de la kalachnikov. Ainsi, il devient un tueur ou un voleur. Et lorsqu'il parvient à s'échapper, il est seul face au sentiment de culpabilité au sein d'une société qui ne l'accepte pas.

Un enfant-soldat fait partie d'une population sans éducation, sans qualification et stigmatisée par sa propre société.

« ...Avant de débarquer au Libéria, j'étais un enfant sans peur ni reproche. Je dormais partout, chapardais tout et partout pour manger. Grand mère me cherchais des jours et des jours : c'est ce qu'on appelle un enfant de la rue... »⁶

II.1 Une situation familiale sans avenir

Après la mort de ses parents, Birahima part à la recherche de sa tutrice, une tante. Il traverse le Libéria où les guerres tribales font rage, guerres faites par des enfants soldats drogués, manipulés et « chair à canons » au profit des chefs cruels ou illuminés, avides de sang et d'argent. Il se fait enrôler dans différentes milices du Liberia. Devenu enfant-soldat, birahima se dit qu'il n'est pas obligé d'être juste envers ce qu'Allah a réalisé sur terre, puis que celui-ci n'a pas été juste à son égard.

⁶ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.13

II.1.1. Une instruction ratée pour les enfants

La pauvreté de la famille d'un enfant peut être la cause d'une instruction ratée. Les enfants des pauvres sont le plus souvent illettrés, suite au manque des frais de scolarisation.

Que fait un enfant lorsque tous ses parents sont morts et qu'il se trouve dans la rue, sans rien avoir à manger .Au lieu d'aller à l'école dans un pays déchiré par les guerres tribales comme le Libéria, il accepte de s'engager dans une faction de l'armée en échange du repas quotidien .Les armées savent manœuvrer efficacement pour recruter un enfant.

La plupart du temps, des militaires kidnappent les enfants dans les écoles, les stades, les églises et dans les rues .Il est impossible que l'enfant refuse l'enrôlement dans l'armée alors qu'à son âge il est totalement naïf et inconscient du danger qui le menace.

En effet, le manque d'accès à l'éducation mène de nombreux jeunes à considérer que la formation militaire peut être leur seule possibilité d'apprendre.

Si l'enfant va dans une école où l'éducation est de mauvaise qualité et où les enseignants ne respectent pas les droits et la dignité des enfants, ceux-ci peuvent partir par frustration.

II.1.2 Une pauvreté familiale sans solution

Au Libéria, pendant la longue période qui a été marquée par les guerres tribales, la population était en situation de pauvreté.

Elle ne disposait pas de ressources matérielles suffisantes et vivait dans des conditions qui ne lui permettaient pas d'exister dignement selon les droits légitimes et vitaux de la personne humaine. La population était condamnée à survivre péniblement au jour le jour.

En effet, la pauvreté, bien sûr, se ressent d'abord à travers les difficultés financières. Celles-ci s'accompagnent très vite d'autres problèmes matériels, comme le manque de nourriture, de logement et d'habillement, auxquels on tente de faire face tant bien que mal.

La pauvreté tape sur le lien familial alors que c'est dans le lien familial que chacun construit son identité. C'est dans les interactions familiales que se créent les fondements sociaux. La pauvreté contribue à détruire ce lien fondamental.

Enfin, en plus de la pauvreté, la guerre a entraîné au Libéria la malnutrition, l'illettrisme et une situation sanitaire désastreuse.

II.1.3 Une enfance vagabonde

Comme des centaines de gosses éperonnés par la misère, Birahima a rejoint les rangs des enfants-soldats au Libéria, en proie aux déchirements des guerres tribales.

Le narrateur a vécu l'enfer de son errance parmi les différentes factions auxquelles il a appartenu.

Il n'est pas un ange, il a tué beaucoup de gens avec sa kalachnikov. Il s'est bien camé avec kanif et autres drogues dures. Que ce soit le colonel Papa le Bon, lieutenant de Charles Taylor,

Onika la loyaliste de l'ULIMO ou Prince Johnson, pas un seul de ces seigneurs de la guerre libériens n'échappe au prisme impitoyable de ce regard d'enfant.

C'est l'un de ces jeunes déshérités qui errent dans le pays, d'un camp politique à un autre. Un *small-soldier* sans peur et sans reproche comme il aime à se faire appeler. Perdu dans une guerre absurde, il ne se sépare jamais de sa kalachnikov, fidèle compagne d'infortune qui lui procure sa ration quotidienne et sa dose de hasch.

II.1.4 Le héros à la recherche de sa tante

Orphelin, Birahima doit traverser la frontière pour rejoindre la tante Mahan sa nouvelle tutrice. C'est ainsi qu'il prend la route pour le Libéria. Volé par des bandits de grand chemin sans aucun moyen de subsistance il n'a d'autre issue que de s'engager dans le NPFL que le colonel Papa le Bon. Là il devient un enfant –soldat. Comme tous les enfants-soldats Birahima change de camp dès que le vent tourne rencontrant ainsi les différents chefs de la guerre tribale.

En effet, si on peut définir Birahima autrement que comme un enfant-soldat, on dira qu'il est un nomade. Sa trajectoire s'apparente à celle d'un personnage de roman d'apprentissage dont l'identité est définie par l'expérience qu'il acquiert à travers les voyages. C'est la prédominance de conflits armés qui contraignent le jeune enfant à un nomadisme permanent. Birahima entreprend son voyage vers le Libéria à cause de l'éclatement de sa famille où règnent la mort et la terreur, il devient ainsi orphelin et est contraint d'aller à la recherche de sa tante.

La violence originelle qu'il vit le pousse donc vers d'autres expériences non moins violentes, qui le conduisent successivement au Libéria et en Sierra Leone.

II.2 Le règne du tribalisme

Comme toujours quand il s'agit de guerre civile et de génocide comme c'est le cas au Libéria, de nombreux facteurs interviennent et interagissent. La longue domination des Afro-Américains est un des facteurs qui ont favorisé les violences ultérieures.

L'histoire du Libéria est, en effet une histoire d'oppression de la part d'une minorité venue du dehors sur les indigènes considérés comme n'étant pas des personnes. Les différences ethniques ont été manipulées pour des raisons de pouvoir et bien entendu les massacres qui s'en sont suivis, ont fait le reste en déclenchant un engrenage de violences.

Les belligérants sont respectivement des ethnies Krahn et Gio, des tribus qui ont été spoliées de leurs terres vers la frontière ivoiro-libérienne. Ils sont issus du régime barbare et brutal du sergent Samuel Doe. Ils sont réputés dans la mutilation de leurs victimes auxquelles ils coupent les bras et les jambes. Ils sont également réputés dans le viol et le pillage, la brutalité sur des générations de la jeunesse qu'ils ont utilisée comme soldats et comme esclaves exploités à des fins sexuelles. Ils forcent ces jeunes à commettre des actes de barbarie sur leurs propres familles et sont nourris au cocktail d'alcool, de drogue et à la poudre de fusil qui les met dans un état second pour pouvoir jouer leur rôle.

« ... Et enfin nous voilà le dimanche matin, heureux de nous trouver autour de Niangbo. On nous a installés et on a servi du hasch à profusion. Nous étions les premiers, à l'avant-garde, les éclaireurs. Nous étions tous forts par le hasch comme des taureaux et nous avions tous confiance en nos fétiches... »⁷.

⁷ KOUROUMA, A., *Allah n'est pas obligé...*, Paris, Editions du Seuil, 2000, p.115

II.2.1 Le recrutement des enfants-soldats

Pendant la guerre au Libéria, les enfants-soldats ont été entraînés dans leur enfance dans un autre monde, un temps situé hors de l'entendement, un monde où l'ensemble des repères culturels, sociaux et affectifs ont volé en éclat.

Au-delà de leurs parcours dans les forces armées, effroyables pour beaucoup, c'est à leur enfance avant leur enrôlement qu'il faut réfléchir. Il est apparu clairement que leurs histoires d'enfance avant la guerre étaient déterminantes, alimentant la détresse actuelle des plus nombreux, celle de retrouver un statut d'indésirable, celui de ces « disowned children », déjà rejetés par leurs communautés, qui avaient rejoint les factions armées pour trouver une famille.

En effet, les transgressions des codes sociaux et culturels ont été systématiques, qu'il s'agisse de l'inversion des genres, des meurtres et des pillages, du détournement des rituels initiatiques des sociétés secrètes, de la bascule des croyances magiques dans des actes de cannibalisme.

Des milliers d'enfants garçons et filles ont été entraînés dans un conflit dénué de sens politique en un pacte fondateur diabolique.

Le recrutement des enfants-soldats libériens a été massif, pratiqués par toutes les factions armées.

« Quand on n'a plus personne sur terre, père, ni mère, ni sœur et qu'on est petit, un petit mignon dans un pays foutu et barbare, où tout le monde s'égorge, que fait-on ? Bien sûr, on devient un enfant-soldat, un small-soldier pour manger et pour égorger à son tour ; il n'y a que cela qui reste ! »⁸

⁸ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.41

Comme la guerre basculait peu à peu dans le non-sens et l'horreur, le Libéria était parcouru par des hordes de très jeunes gens, pillant et martyrisant les civils, ivres de drogues et de mort plus qu'ailleurs. Les enfants-soldats du Libéria ont été poussés aux pires paroxysmes de violence et de déshumanisation, la leur et celle de leurs victimes.

« Dans la jungle, ton esprit est différent, tu ne penses pas de la même manière. Tu n'es plus un être humain. Tu vois les gens de la communauté différemment, comme si tu t'en fous. Ils sont comme des poulets. Oui, ou comme des fourmis, ils ne sont rien pour toi... »⁹.

Le système de scolarisation des enfants étant très souvent insuffisamment, ils sont livrés à eux-mêmes et cherchent des activités lucratives. L'engagement dans l'armée semble être une alternative au travail. L'enrôlement dans l'armée est vu comme la seule perspective d'emploi. Un enfant qui a une kalachnikov a accès à tout ce qu'il veut.

« Les chefs de guerre n'ont-ils pas d'autres moyens que de prendre des enfants ? N'ont-ils pas d'autres moyens que de porter atteinte à la dignité humaine ? Le fait est là. Ils sont incapables de rassembler des troupes suffisantes. Pour cela, les enfants sont des proies faciles, encore innocents et ignorants. Drogés, alcoolisés, ils entrent dans un monde de violences sans nom, les chefs armés les manipulent, les endoctrinent sans vergogne pour en faire des machines à tuer, à piller »¹⁰.

⁹ Zubah, 16 ans ex-enfant soldat, publié sur [OSJ](#), Bouaké 30 juillet 2008

¹⁰ Paul Perrin Délégué général et fondateur d'ECl (Euro Coopération Ingénierie)



II.2.2. Les héros face à la faction de Taylor

Au moment où Birahima arrive à la faction de Charles Taylor le NPFL, il est accueilli par le Colonel Papa le Bon, qui l'amène directement dans son centre de commandement, qui est un arsenal gardé par des soldats et de enfants-soldats armés jusqu'aux dents.

Les enfants combattaient sous l'influence de drogues fournies par les adultes. Ces derniers devaient prendre part aux tortures et aux meurtres des rebelles capturés. Les atrocités de la guerre tribale étaient de plusieurs variétés. On coupait les mains et les jambes des gens, on brûlait les gens vivants. On utilisait les sécateurs pour couper les muscles et la hache pour briser les os.

« ... Les enfants-soldats, on nous nommait à des grades pour nous gonfler. On était capitaine, commandant, colonel, le plus bas grade était lieutenant. Mon arme était un vieux kalach. Le colonel Papa le Bon m'apprit lui-même le maniement de l'arme. C'était facile, il suffisait d'appuyer sur la détente et ça faisait tralala... Et ça tuait ; les vivants tombaient comme des mouches... »¹¹.

Lorsqu'ils participent au combat, les enfants-soldats sont souvent plus poussés que les adultes à commettre des atrocités. Par manque de maturité et fréquemment sous l'influence des drogues, ils ont souvent moins peur que les adultes.

¹¹ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.74

II.2.3. Le héros face à la faction de Samuel Doe

La faction de l'ULIMO où Birahama s'est fait inscrire comme enfant-soldat était dirigé par le dictateur Samuel Doe.

La faction avait comme siège la ville de Sanniquellie. Rita Baclay la sœur jumelle du dictateur Samuel Doe était le commandant de l'armée des enfants au sein de l'ULIMO.

Avec leurs kalachnikovs, les enfants-soldats comme Birahama avaient tout et tout. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Tous les villages étaient abandonnés. Les gens abandonnent les villages où vivent les hommes pour se réfugier dans la forêt dans le but de fuir la guerre tribale qui bat son plein au Libéria.

Sanniquellie était une grosse agglomération à la frontière où on extrayait de l'or et du diamant. Les patrons associés qui étaient les vrais maîtres des mines habitaient dans de vraies forteresses gardées par des enfants-soldats armés jusqu'aux dents et toujours drogués.

Pendant ces guerres tribales, les bêtes sauvages vivaient mieux que les hommes.

II.2.4. Le désastre vécu au quotidien

Au Libéria, la guerre civile a coûté la vie à beaucoup de personnes, des civils pour la plupart, et a provoqué un effondrement total de l'Etat. Des milliers de personnes ayant été déplacées à l'intérieur du Libéria et hors de ses frontières.

En effet, la guerre a fait des ravages surtout chez les enfants, les populations civiles sont de plus en plus visées. Elles sont jetées sur les routes et les chemins.

La destruction des foyers, des écoles et des villages a fait davantage de victimes chez les enfants. Des milliers de filles et femmes sont victimes de viol et d'autres formes de violence et d'exploitations sexuelles.

Les écoles et les hôpitaux qui devraient être des abris sûrs pour la population civile ont été de plus en plus souvent la cible de prédilection des groupes armés.

Dans bien des cas, les belligérants refusent systématiquement aux organismes humanitaires l'accès aux territoires placés sous leur contrôle. Les conséquences sont désastreuses pour la population civile et en particulier pour les enfants.

« ... Mais vint le tour d'une femme, une mère. Elle est descendue du car avec son bébé sur le bras. Une balle perdue avait troué, zigouillé le pauvre bébé. Elle a refusé de se déshabiller. Ils ont arraché son pagne. Elle est restée sur le bas côté de la route avec son bébé mort sur le bras... »¹²

¹² KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.58

II.3. Le drame de la guerre

Au Libéria, la guerre sévit et dans tout le pays règne un grand désordre. Comme les ressources sont insuffisantes, beaucoup de gens ont quitté leurs villages pour fuir la famine.

La plupart de leurs maisons sont détruites et parfois, ce sont des villages entiers qui sont laissés à l'abandon. Pour survivre, il faut commencer à piller et à voler. Sinon, on doit mendier dans les rues.

Les femmes se prostituent pour se défendre sinon, elles sont violées et assassinées. On assassine beaucoup de gens, même les enfants. La guerre a fait beaucoup de victimes. Les ennemis sont tués par les mines ou ils sont torturés avant d'être exécutés.

Les mangeurs d'âmes sont aussi battus, enfermés et torturés. Les femmes qui sont déjà désensorcelées sont nues en prison. Tout le pays est maudit.

II.3.1. Les combats entre factions

Au Libéria, les combats ont commencé à la fin de l'an 1989, causant ainsi plusieurs centaines de morts lors des affrontements entre les forces gouvernementales et les combattants se réclamant d'un groupe d'opposition, le National Patriotic Front of Liberia (NPFL) dirigé par un ancien membre du gouvernement Charles Taylor. Les principaux protagonistes et victimes de ces guerres sont en effet des enfants. Mais les chefs de guerre, les différents dictateurs sont de grands hommes dont les motivations sont loin d'être politiques et idéologiques. C'est ainsi que les guerres semblent être motivées par des rivalités puérides des alliances opportunistes. Le Libéria est déchiré par les luttes tribales, la corruption généralisée, les pillages en règle, la superstition, au nom de laquelle les pures atrocités sont commises et puis surtout les armées de « small soldiers » au moyen desquelles les factions rivales se livrent à une guerre civile qui laisse

le pays exsangue. Les enfants-soldats sont des jouets dans les mains de chefs de guerre sanguinaires. Drogés et transformés en bêtes féroces, on leur colle une kalachnikov dans les mains avec laquelle ils se massacrent entre eux, terrorisent et pillent la population.

II.3.2. Le pillage outrancier

Le Libéria regorge de richesses naturelles dont le bois, le diamant, le fer et l'or. La fertilité du sol permet la culture du cacaoyer, du caféier, de l'hévéa et du palmier à huile. Le capitalisme africain recourt à des méthodes non moins barbares que celles qui sont utilisées par les multinationales occidentales. Les seigneurs de guerre libériens sont des entrepreneurs qui se sont enrichis selon les méthodes classiques du capitalisme colonial : main-d'œuvre corvéable dans les mines et plantations, imposition très arbitraire des populations, approvisionnement du marché international voire partenariat avec des multinationales. Les seigneurs de guerre libériens établissent des « joints-ventures », des contrats dans l'exploitation aurifère, diamantifère, forestière avec des multinationales d'un type nouveau les mercenaires se faisant payer par acquisition des concessions.

« ... Johnson kidnappa deux cadres blancs de la plantation. Quand il les eut en lieu sûr, il envoya un ultimatum aux dirigeants de la plantation. Dans cet ultimatum de quoi menaçait-il ? Il disait que si, dans vingt quatre heures, il n'avait pas sa part dans les royalties, ils allaient recevoir les deux têtes des deux blancs au bout de deux fourches portées par deux personnes. Sans faute ! Sans faute ! Et tout le monde savait que l'illuminé Johnson en était capable ; il allait le faire. Le soir même, trois autres cadres blancs venant de la plantation se présentèrent au portail du camp de Johnson. Ils arrivèrent en amis, mais pas les mains vides... »¹³

¹³ KOUROUMA, A., *Allah n'est pas obligé...*, Paris, Editions du Seuil, 2000, p.155

II.3.3. Le viol des femmes

Au Libéria, pendant la guerre civile, les femmes et les filles étaient victimes de viols, souvent des viols collectifs et d'esclavage sexuel.

Plusieurs d'entre elles sont tombées enceintes. Les filles servent d'esclaves sexuelles pour adoucir la tristesse des combattants.

L'une des pires atteintes aux droits humains c'est le viol des femmes en temps de guerre. Cette pratique ravage la vie de milliers de filles et de femmes. Elles font l'objet d'un rejet familial. A divers degrés, au fil des guerres, les soldats prennent les civils pour les cibles, en particulier les femmes.

Les viols, prostitution forcée, esclavage sexuel jalonnent les campagnes militaires sous toutes les latitudes sans distinction politique, sociale ou religieuse. Privilège des vainqueurs, soumission des vaincus, le viol est le symbole fort de la bataille ou du conflit.

Le viol systématique est une arme de terreur, une arme de guerre, une stratégie psychologique déstabilisante qui agit sur le moral des combattants pour éliminer toute forme de résistance.

Les plus pervers en font un instrument de torture employé dans des prisons spéciales à l'abri des regards, et d'autres plus radicaux encore, y voient une arme purificatrice ou génocidaire. Le viol des femmes devant leurs maris et leurs enfants est une atteinte à l'intimité d'une portée effroyable. Il affecte la relation du couple, et celle de la famille. Les femmes violées sont méprisées, rejetées. C'est la dislocation du noyau familial. Les femmes violées souffrent de graves problèmes de santé dus aux lésions de leur appareil génital souvent détruit.

II.3.4. L'extermination des tribus rivales

L'interminable conflit libérien est devenu le meilleur symbole de ces guerres tribales africaines aussi incompréhensibles que désespérantes. Il n'est pourtant pas le fruit d'une folie cruelle et gratuite. Le Libéria est marqué par la dichotomie, voire la ségrégation entre descendants d'esclaves affranchis et natifs. Les premiers convaincus de leur supériorité sur leurs cousins africains, ont très rapidement institué un système complexe et pervers inspiré par leur expérience d'esclaves. Cette férule autocratique et prédatrice a naturellement attisé les rancœurs des ethnies de l'intérieur.

Le Sergent Samuel Doe de la garde présidentielle abat le Président William Tolbert dans son lit. Issu de la petite et miséreuse ethnie des Krahn, Samuel Doe fait exécuter sous les yeux d'une foule avide l'ensemble du gouvernement sur la plage de Monrovia. C'est la revanche des natifs écrasés par des décennies de misère et d'oppression. Le NPFL était composé majoritairement de l'ethnie Gio et l'ULIMO était composé à son tour, de l'ethnie Krahn. Les Krahn et les Gios se sont affrontés pendant sept ans sans qu'il y est de vainqueur. Mais après le recours aux urnes, c'est finalement Charles Taylor qui l'a emporté. Après ces élections, les jeunes Krahn ont massivement quitté le Libéria pour se réfugier dans l'Ouest de la Côte d'Ivoire.

CHAPITRE III. L'ECHEC DU PROCESSUS DE DEMOCRATISATION

Après l'acquisition des indépendances, l'espoir des africains est vite changé en désillusion. Les nouveaux dirigeants sont devenus de nouveaux démons tout en s'identifiant aux colonisateurs et la masse paysanne continue à croupir dans une misère poussée à outrance.

Les dirigeants africains font de la démocratie une couverture pour atteindre leurs objectifs égoïstes au détriment du peuple qu'ils devraient libérer. C'est dans ce contexte qu'Ahmadou KOUROUMA tient à se prononcer dans le roman qui fait l'objet de notre étude.

Convaincus que les Africains sont des sous-hommes, donc des esclaves qui n'ont pas le droit de décider de leur propre sort, les dirigeants des pays occidentaux parlent cyniquement de la démocratie comme d'un luxe pour les Africains.

Pour un observateur perspicace, il est clair que les forces colonialistes et impérialistes ne sauraient voir de gaieté de cœur l'enracinement de la démocratie en Afrique. C'est ici qu'il faut signaler que seule la lutte payante pour mettre fin à ce système inhumain, qui prive les Africains de leur liberté.

Aucun peuple ne saurait accepter les souffrances que notre continent endure depuis des siècles. La quasi-totalité de ce continent est ravagée par des guerres civiles. Les dirigeants africains déclenchent des guerres civiles ici et là au détriment de l'intérêt national.

III.1.La démocratie en Afrique

Il est généralement admis que la démocratie est un mode de gouvernement où le peuple exerce la souveraineté.

Pour Abraham Lincoln, « *La démocratie est le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple.* »¹⁴

Prise dans ce sens, la démocratie s'oppose à tout pouvoir qui n'est pas l'émanation du peuple. Dans la véritable démocratie, le détenteur du pouvoir est le peuple appelé souverain primaire. Les citoyens ne pouvant tous exercer cette souveraineté, ils délèguent leur pouvoir à un nombre restreint d'élus qui l'exercent à leur place. Ces personnes sont désignées à travers des élections libres et transparentes. Ainsi, le pouvoir exercé par les élus l'est au nom du peuple qui le lui a temporairement transféré et à qui ils doivent rendre compte.

Malheureusement, plusieurs pays du Tiers-Monde présentent une démocratie de façade, caricaturée.

L'on fait certes parler les urnes mais le résultat n'est pas l'expression de la volonté souveraine du peuple mais plutôt de la puissance du prince. En conséquence, les dirigeants deviennent, au fil du temps, de moins en moins enclins à accepter le contrôle du peuple. La démocratie devenant alors le pouvoir du plus fort, par le plus fort et pour le plus fort.

¹⁴ Nouveau Larousse Encyclopédique, Paris, Fernand Nathan, 1984, p.647

III.1.1. Définition

Littéralement, la Démocratie est un régime où le pouvoir appartient au peuple. C'est à la fois vague et utopique, mais c'est certainement un idéal vers lequel il faut tendre. Non pas seulement parce que c'est bien, bon ou juste, mais parce que c'est aussi efficace. La vraie Démocratie est un système qui permet spontanément les ajustements nécessaires pour minimiser harmonieusement les tensions internes tout en s'adaptant au mieux à son environnement. En cela, elle est un système supérieur et efficient.

III.1.2. Les obstacles historiques à la démocratie

L'histoire contemporaine et les conflits actuels démontrent que la culture démocratique a rarement été suffisante pour entraîner une transition de la dictature vers la démocratie, en l'absence d'une tradition politique et d'une formation progressive des institutions.

L'introduction de l'idée que les détenteurs du pouvoir sont responsables devant un électorat est un facteur limitant de la démocratie.

En effet, en Afrique, le consensus est une adhésion collective et sans exception de l'ensemble du groupe à un seul homme, le chef tandis que la démocratie est juste son opposée : c'est l'acceptation individuelle librement consentie, de chacun des individus de se plier à l'avis de la majorité et d'accepter de s'y soumettre par décision volontaire, consciente et personnelle.

Auparavant, les sociétés africaines étaient politiquement organisées et leur politique était intimement redevable à leur environnement religieux.

On arrivait même à diviniser une personne suite à ses prouesses : « *No Taylor No Peace , Pas de Taylor Pas de Paix* »¹⁵

Enfin, les obstacles à la démocratie en Afrique sont de diverses sortes. Il y a certes un désir manifeste de liberté et de bien-être. Mais ce désir peine à trouver un langage, des pratiques effectives, et surtout une traduction dans une culture politique neuve où le pouvoir n'est pas un jeu à somme nulle.

III.1.3. La politique coloniale face à la démocratie

La période coloniale n'a pas été favorable à une percée démocratique en Afrique. La population est soumise à une odieuse exploitation. L'élément européen se considère comme appartenant à la race des seigneurs. C'est ainsi que l'influence coloniale transforme le milieu naturel, bouleverse les mentalités et devient une inductrice de pratiques politique et sociale spécifiques qui développent leurs effets dans la désacralisation du pouvoir.

Avant la colonisation par l'Europe, l'Afrique noire développait ses propres institutions politiques qui n'avaient rien à envier à ce qui était en vigueur ailleurs dans le monde.

On sait à quel point le chef blanc détrônant du pouvoir le chef traditionnel, incarna ainsi l'autocratie métropolitaine.

Le rapport d'inégalité entre citoyen métropolitain et sujet était affirmé dans tous les domaines : législatif et exécutif réservé au pouvoir blanc et judiciaire marqué par le code de l'indigénat.

Enfin, il est probable que le modèle du pouvoir absolu ; civil ou militaire d'un bon nombre de dictateurs africains, doit beaucoup plus à l'héritage colonial qu'au pouvoir somme toute modérateur du chef précolonial.

¹⁵ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.69

III.1.4. L'implantation d'un parti unique

L'Afrique continue à se sombrer dans ses forêts infestées de « dinosaures autocrates », qui s'accrochent au pouvoir comme des lions à la carcasse de leur proie. La durée moyenne de leur règne est la plus élevée de toutes les régions du monde.

Dans la plupart des cas, les africains n'ont toujours pas le droit de choisir librement leurs dirigeants. Trop de pays sont à la merci de despotes dont l'objectif est de rester au pouvoir à vie. C'est ainsi qu'ils implantent un parti unique auquel tout le monde est censé adhérer.

C'est dans ce contexte que la plupart des élections sont truquées. On sacrifie aux aspects procéduraux les plus élémentaires de la concurrence, mais on garde le contrôle sur les principaux leviers de la bureaucratie de l'économie, et surtout de l'armée.

La possibilité de renverser le gouvernement par la voie des urnes n'existant pratiquement pas, seuls l'assassinat, la rébellion ou le soulèvement peuvent contredire le principe de la continuation indéfinie au pouvoir.

Enfin, il ne faut pas ignorer que certaines subventions occidentales permettent aux régimes locaux de mettre en scène une véritable démocratie factice derrière laquelle des présidents à vie consolident leur pouvoir ou préparent l'installation de leurs dynasties.

III.2. Les nouveaux dirigeants face à la démocratie

La politique en Afrique étant source du bien-être et de l'enrichissement, on s'agrippe au pouvoir en s'intéressant au parti au pouvoir ou cessé d'y accéder pour se servir et non pour servir.

Après les indépendances, les dirigeants africains essaient de conduire la politique de leurs Etats à l'image de leurs ex-colonisateurs. Ainsi des partis de gauche et de droite se fondent sur le continent.

Une multitude de partis politiques sont créés et la plupart des dirigeants africains gèrent leurs pays selon le modèle occidental. C'est dans ce contexte que les partis politiques ainsi que les syndicats qui vont survivre après les indépendances, sont plus ou moins des copies conformes de ceux de la métropole.

Pour ce qui est de régimes totalitaires, force est de constater que la plupart de ces nouveaux chefs d'Etat ne sont que des petits sous-officiers ayant appartenu à l'armée coloniale avant les indépendances et n'ayant pas capacité politique convenable pour gérer leurs pays. Avec cette nouvelle race de présidents militaires, le continent connaît la dictature, la gabegie, le marasme économique, les assassinats politiques, l'exil des opposants vers d'autres pays.

Ces nouveaux présidents justifient leur coup de force par l'imbroglio provoqué par le multipartisme hérité du système politique colonial. Pour eux, il faut dissoudre tous les partis et associations politiques et les regrouper en un seul pour éviter les antagonismes ethniques et tribaux. L'arrivée au pouvoir des tyrans donne un nouveau visage à la politique africaine.

Les intellectuels et ceux qui ont lutté depuis les indépendances et parfois même avant pour le développement et la liberté du continent sont écartés de force de la véritable lutte politique.

Avec les tyrans, s'installe l'absence de débats d'idées, l'absence de l'information avec la censure et l'absence de la liberté d'expression.

Mais malgré la naissance du multipartisme et de la démocratie pendant les transitions, les dirigeants politiques ayant « perdu le pouvoir » ont du mal à se départir de leurs habitudes héritées du monopartisme. C'est ainsi que se forment dans la plupart des pays ouverts à la démocratie des partis et associations politiques fondées sur l'ethnie. On adhère à un parti non par conviction politique, mais par affinités tribales.

III.2.1. Les préoccupations des dirigeants

Au lendemain des indépendances, la préoccupation des dirigeants africains n'englobait pas les droits de l'homme et les libertés fondamentales qui sont aujourd'hui au cœur de l'organisation des sociétés.

En effet, les dirigeants africains viennent généralement des couches pauvres de la population, peu éduqués et le plus souvent militaires de bas niveau. A la différence des grands hommes qui militent pour un idéal et qui voient leur accession au pouvoir comme l'aboutissement des années de lutte et qui désormais ont la chance de réaliser leurs desseins et ambitions pour leurs peuples, les dictateurs africains accèdent au pouvoir grâce aux forces étrangères colonialistes.

Il faut dénoncer l'intelligence cynique de ces forces qui, généralement, portent leurs choix sur des hommes faibles de caractère, cupides, facilement manipulables manquant d'idéal et d'affection pour leurs peuples et qui le plus souvent appartiennent à des ethnies minoritaires. L'objectif poursuivi par les forces

colonialistes est à tout prix d'avoir à la tête des anciennes colonies des hommes pouvant préserver leurs intérêts qu'importent les conséquences pour les populations autochtones.

Comme un cadeau donné à un enfant qui le tient jalousement pour que les autres enfants ne le lui arrachent, le dictateur africain n'est plus prêt à lâcher le pouvoir. Vu son rang et son niveau, il n'a jamais auparavant songé à accéder à la présidence de son pays. Ceci est un facteur psychologique important. Il est donc très reconnaissant à ceux qui lui ont rendu possible l'accès au pouvoir.

Le complexe d'infériorité aidant, il prend le colon pour un dieu et pour lequel il se met volontiers au service, au point même d'exterminer son peuple s'il le faut.

Il semble percevoir le pouvoir comme une bénédiction divine tout d'abord sur sa personne, sa famille, voire sur son ethnie. Désormais c'est tout l'argent même du pays qui parfois est sur son compte privé. Les recettes du pays au lieu d'être versées dans les caisses d'Etat vont d'abord se faire compter dans sa maison de résidence.

Voilà la ruse qu'a utilisée le Président Samuel Doe pour se maintenir au pouvoir.

« ...J'ai été obligé de prendre le pouvoir par les armes parce qu'il y avait trop d'injustice dans ce pays. Maintenant que l'égalité existe pour tout le monde et que la justice est revenue, l'armée remet la gestion du pays aux civils, au peuple souverain. Et pour commencer, moi, solennellement, je renonce à mon statut de militaire, à mon revolver. Je deviens un civil... »¹⁶

¹⁶ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.102

III.2.2. Le pouvoir comme affaire familiale

A travers la sécurité personnelle d'un dirigeant, c'est la sécurité du régime qui est visée .c'est ainsi qu'elle devient l'affaire personnelle de tout un clan, de toute une ethnie, de toute une tribu.

En effet, le pouvoir en Afrique, c'est l'affaire d'une tribu dont l'un des membres est au pouvoir .Tout est mis en œuvre pour consacrer le pouvoir du plus fort, par le plus fort et pour le plus fort qui ménage aucun effort pour asseoir son autorité. L'instauration d'un climat d'émeutes pour intimider les populations d'une région peu favorable au régime en place pour voter massivement, l'élimination par des moyens législatifs des adversaires aux origines douteuses ,les violations des libertés publiques et l'arrestation des adversaires politiques ,la confiscation pour sa campagne des médias et des finances publiques par le candidat sortant, référendum et recensement truqués.

Ce sont là les ressources stratégiques dont se servent les dictateurs africains aux allures de démocrates. Le pouvoir sensé revenir du peuple lui est arraché par ceux qui détiennent les moyens de contrainte : la force publique (armée, police), les finances d'Etat (achat des consciences) et l'intelligence.

Ces derniers confisquent la souveraineté populaire, désignent les animateurs des divers échelons du pouvoir. Il va de soi que ces derniers exerceront ce pouvoir sans entrave aux intérêts de leurs bienfaiteur .Le peuple dans tout cela ne trouvera aucun compte. Sa souveraineté primaire n'est plus qu'escroquerie. Il n'a pas délégué les animateurs et ceux –ci ne lui rendent pas de compte.

Le peuple n'a en sa main aucun de contrôle ou de contrainte. Dans un pays où le pouvoir a été pris par les armes comme le Libéria, l'autorité suprême se maintient au pouvoir en truquant la forme des

élections et leurs résultats, le peuple est impuissant. Celui qui est au pouvoir n'a aucune envie d'être contrôlé par le peuple.

En Afrique, les dictatures actuelles cherchent à se faire passer pour des démocraties. Elles savent que pour durer au pouvoir sans être inquiété et pour exploiter la population dans l'impunité qu'un vernis de démocratie ferait toujours l'affaire.

III.2.3 L'accumulation des richesses

La déliquescence des économies africaines est due en partie à la politique appliquée par les puissances occidentales après la période des indépendances qui a consisté à octroyer des prêts et crédits aux dirigeants africains qui défendaient leurs intérêts idéologiques et économiques.

Ces différents prêts et crédits n'ont pas aidé l'Afrique à se développer, mais plutôt à enrichir un certain nombre de dirigeants au détriment de l'intérêt général. La communauté internationale a longtemps fermé les yeux sur ces pillages à large échelle des deniers publics perpétrés par leurs protégés. Et la responsabilité de ces puissances est largement détournée, car l'argent détourné a servi à se procurer des biens immobiliers en Occident et a été également placé dans des banques occidentales. C'est ainsi que les économies africaines sont à genoux à cause du poids de la dette qui les tient en laisse.

Par manque de répondant aux besoins élémentaires d'une grande frange de la population africaine et face à la misère de plus en plus criante, ces africains trouvent l'Europe comme planche de salut et l'ultime recours. A côté de cette paupérisation de la population, les dirigeants africains se distinguent par la gabegie, la concussion, le clientélisme et le pillage des richesses de leurs pays.

Au Libéria, les chefs de guerre se partagent le pays en faction de la richesse du sous-sol.

Ces criminels contrôlent avant tout les zones diamantifères ou aurifères.

Et pour s'assurer de l'exclusivité de l'espace, ils y plantent de nombreuses mines anti personnelles. La terre se retrouve au centre de tous les trafics parce que la guerre lui attribue des factions singulières. Les richesses qu'elle comporte deviennent de véritables malédictions à cause des horreurs qu'elle génère.

L'une des choses que les différentes bandes armées imposent, c'est la redéfinition topographique. C'est ainsi que le pays est divisé en zones de contrôle. La division de l'espace est déterminée par ses richesses et les dividendes que les protagonistes peuvent en tirer comme impôt ou rançons.

« Sanniquellie comprenait quatre quartiers. Le quartier des natives, celui des étrangers, entre les deux il y avait le marché. Le marché c'était là que les samedis, on exécutait les voleurs. A l'autre bout de pied de la colline, le quartier des réfugiés et, sur la colline le camp militaire où nous vivions. Le camp militaire était limité par des crânes humains portés par des pieux. Ça, c'est la guerre tribale qui veut ça. Bien au-delà des collines dans la plaine, il y a la rivière et les mines. Les lieux étaient surveillés par des soldats-enfants. Les mines et la rivière où on lavait le minerai, c'était le bordel au carré »¹⁷

¹⁷ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.111

III.2.4. La part du peuple dans le processus électoral

Lors des élections, un Président vaincu, s'il a encore les moyens de résister, le fait avec brutalité sans se soucier des conséquences qui peuvent s'en suivre. Le peuple quant à lui n'a qu'à se soumettre, il suit les vents des changements et pour la plupart des cas paie par le sang.

On observe souvent que le dirigeant n'est sortant pas prêt à organiser des élections sincères et transparentes en privilégiant l'implication de toutes les parties prenantes pour arriver à un consensus fort.

Au contraire, il est entrain de mettre en œuvre une stratégie délibérée de sabotage de scrutin. C'est ainsi qu'un dirigeant déchu reprend les rênes du pays dans un climat de terreur et de violences. Malgré la volonté massive de la population en faveur d'un changement du régime, le dirigeant sortant organise des élections présidentielles truquées.

En effet, au Libéria en 1996, l'ensemble des factions acceptent la tenue d'un vote sous l'égide de la CEDEAO (Communauté des Etats de l'Ouest). Et le 19 Juillet 1997, Charles Taylor est élu président de la République du Libéria avec 756 des voix mais la validité de l'élection est mise en doute par les nombreux observateurs étrangers dépêchés pour l'occasion par des organisations internationales.

III.3 : Les effets de la guerre sur le peuple

Le Libéria a connu une guerre Civile dévastatrice qui a duré 15 ans, au cours de laquelle les citoyens ont souffert de violations massives des droits humains et d'un degré de polarisation ethnique et sociale jamais atteint dans toute l'histoire du pays. Cette période a été marquée par une dégénérescence constante de la gouvernance ; du respect des droits humains et de la participation du public à la prise de décision.

En effet, les conséquences de la guerre civile qui se reflètent dans l'effondrement de l'état de droit, ont entraîné l'exil des milliers de ressources humaines qualifiées et la destruction de l'économie du pays et de ses infrastructures nationales.

Les effets de la guerre sont assez variés. Certains affectent le physique du peuple, c'est-à-dire les conditions de vie ; d'autres touchent le moral. Pour certains, le seul secours qui leur reste est Dieu.

Enfin, la guerre civile est très sanglante et laisse des effets néfastes. Beaucoup de civils meurent pendant cette situation conflictuelle.

D'autres disparaissent sur le chemin de l'errance que leur impose la fuite. Les biens sont détruits ou pillés et la vie des rescapés va de mal en pis. La misère s'aggrave et ces pauvres gens tentent de s'adapter à ce nouvel état des choses. Ils changent de comportement et perdent souvent leur patrimoine culturel.

Dans la fuite, on ne prend que l'essentiel et la misère commence dès que l'on quitte ses biens pour sauver le plus précieux de tous : la vie. Les malheureux fugitifs, si le temps le permet, quittent la maison après avoir pris juste l'essentiel c'est-à-dire ce qu'on est en mesure de transporter.

« ...Et on commença à fouiller les cases du village. Une à une. Bien à fond. Les habitants avaient fui en entendant les rafales nourries que nous avions tirées. Nous avons faim, il nous fallait à manger. Nous avons trouvé des poulets. Nous les avons pourchassés, attrapés, leur avons tordu le cou et puis nous les avons braisés. Des cabris se promenaient Nous les avons abattus et braisés aussi. Nous prenions tout ce qui était bon à grignoter. Allah ne laisse jamais une bouche qu'il a créée... »¹⁸

III.3.1. La dégradation de la vie familiale

Un conflit armé rend encore plus vulnérables ceux qui le sont déjà, en particulier les enfants. Un enfant a besoin d'une famille et d'une communauté qui lui procurent un environnement protecteur et favorable à son environnement.

Les effets de la guerre sur les jeunes sont dévastateurs. Les enfants sont obligés de fuir de chez eux, soit comme des réfugiés franchissant une frontière internationale, soit comme personnes déplacées à l'intérieur de leur pays. Des enfants sont emprisonnés, vidés, mutilés à vie et même tués. Des familles sont déchirées, dispersées, et des milliers d'enfants sont obligés de se débrouiller tous seuls pour subvenir à leurs propres besoins et s'occuper de frères et sœurs plus petits.

En effet, l'exploitation des enfants qui augmente souvent pendant un conflit, revêt de nombreuses formes, telles que le travail forcé ou, dans des cas extrêmes l'esclavage. Tel est le sort qui attend les enfants recrutés par des forces ou des groupes armés, ou les enfants en détention. Les garçons et les filles privés de la protection de leurs parents et d'autres proches sont les plus exposés. Les enfants subissent aussi des dégâts psychologiques lorsqu'ils sont témoins d'atrocités commises contre des êtres chers.

¹⁸ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.94

III.3.2. Les règlements de compte

Souvent, lorsqu'un gouvernement est établi par un coup de force, le vainqueur doit contraindre le vaincu à l'exil. Le vainqueur organise ses troupes pour traquer et éliminer tous les opposants à son régime dans le but d'éviter un éventuel retour du dirigeant déchu. Pendant son règne à la tête de l'Etat, le dictateur fait la répression contre l'opposition, il suspend les libertés individuelles dans son pays et centralise le pouvoir entre ses mains en instaurant un véritable régime autoritaire.

Dans le roman qui nous occupe, les troupes du Président Samuel Doe exterminent les Afro-Américains colonialistes, qui dirigeaient le Libéria avant la mort du Président Tolbert William, assassiné lors du complot monté par le Sergent Samuel Doe.

« ...Après la réussite du complot, les deux révoltés allèrent avec leurs partisans tirer du lit, au petit matin tous les notables, tous les sénateurs afro-américains. Ils les amenèrent sur la place. Sur la plage, ils les mirent en caleçon, les attachèrent à des poteaux. Au lever du jour, devant la presse internationale ils les fusillèrent comme des lapins. Puis les comploteurs retournèrent dans la ville.

Dans la ville, ils massacrèrent les femmes et les enfants des fusillés et firent une grande fête avec plein de boucan, et plein de fantasia, avec plein soulerie... »¹⁹

A la lecture de ce passage, on remarque clairement que les tueurs se trouvent au sein de l'entourage du président et les opposants sont contraints de prendre l'exil pour éviter de subir le même sort.

¹⁹ KOUROUMA, A., Allah n'est pas obligé..., Paris, Editions du Seuil, 2000, p.100

Souvent, ceux qui prennent l'exil sont des intellectuels qui seraient capables de développer leur pays mais les dirigeants, par crainte de ceux-ci, les chassent pour éviter leur éventuelle influence sur le peuple sans prendre en considération ce qui peut être leur contribution dans le développement de la Nation.

III.3.3. La part des gouvernements des puissances étrangères

Au lendemain des indépendances, les métropoles ont prolongé leurs liens étroits avec leurs anciennes colonies en menant une politique de coopération multiforme, tant sur les plans techniques et culturel qu'économique et militaire, visant à garantir une stabilité apte à conforter leur influence.

Dans la plupart des cas, le chef d'Etat en Afrique, qui n'a pas l'appui des puissances étrangères, ne dure pas longtemps au pouvoir.

Et la question que l'on se pose est de savoir si la démocratie a une autre définition que celle d'un « gouvernement du peuple pour le peuple et par le peuple ».

Les gouvernements des puissances étrangères ne s'intéressent qu'à ce qui représente leurs intérêts. Ils ont les moyens suffisants pour empêcher le désastre mais cela les préoccupe moins. Les grandes décisions sont prises à partir de l'étranger et le sort du peuple africain est à la merci de ces puissances étrangères. En effet, après une lutte sans merci contre la colonisation, les pays africains ont accédé tous à la « souveraineté internationale ».

Cette étape décisive dans la vie des Nations devrait en principe ouvrir grandement la voie à une mutation profonde de la vie des populations de ce continent. Cette mutation devait viser le bien-être des populations entendu dans son sens large. C'est-à-dire qu'elle devait marquer la fin des souffrances, de marginalisation, de

l'ignorance, de la famine, des maladies et annoncer sans détour l'émancipation des libertés fondamentales, le respect scrupuleux de droits de l'homme et la marche à pas de géants, vers l'instauration de régimes démocratiques. Une telle démarche vise non seulement à crédibiliser la lutte pour l'indépendance mais surtout à affirmer que désormais le dépositaire du pouvoir est le peuple souverain.

Cela voudrait dire que les dirigeants sont des représentants et des serviteurs de leur peuple respectif. Malheureusement telle n'a pas été la conception des dirigeants africains, du moins pour la plupart d'entre eux.

En conséquence, ils se permettent de s'éterniser au pouvoir et ils n'hésitent pas à traiter leurs concitoyens exactement comme des sujets, parce qu'ils se croient investis d'un droit divin. Cette attitude se trouve encouragée par les puissances étrangères qui, en se cachant derrière le principe de non immixtion dans les affaires intérieures des autres pays, laissent faire.

Un comportement qui s'apparente à l'indifférence. Du coup, elles contrarient le principe de porter secours à la personne en danger.

C'est ainsi que la plupart des Etats africains abritent des régimes dont le comportement n'a rien à envier à ce que les populations africaines avaient vécu sous la colonisation sinon pire. Le comble, c'est cette obsession des dirigeants africains à s'accrocher contre vents et marées au pouvoir.

Ils n'hésitent pas, pur réaliser ce dessein, à marcher s'il le faut sur les cadavres de leurs concitoyens.

Conclusion Générale

Au terme de cette analyse, il s'avère important de jeter un regard rétrospectif sur les principaux points qui ont retenu notre attention, en rapport avec le thème de la guerre tribale. Ahmadou KOUROUMA est fondamentalement un écrivain engagé, qui se sert de la fiction littéraire pour interroger l'histoire des régimes dictatoriaux africains.

A travers *Allah n'est pas obligé...*, avec son narrateur Birahima, Ahmadou KOUROUMA nous dépeint un tableau sombre d'une Afrique blessée et déchirée par les guerres, et qui verse le sang de ses enfants. Ce tableau est atroce, car il s'agit du règne d'un grand banditisme sous couvert d'activités soi-disant révolutionnaires, de massacres de populations civiles, des pires horreurs.

Ainsi, le premier chapitre de notre travail nous a montré le règne de la division et de la violence au Libéria. Dans cette analyse, nous avons eu la précieuse occasion de démontrer les origines du conflit tribal libérien ainsi que les conséquences néfastes qui s'en sont suivies à l'égard de la population civile.

En effet, c'est la fin de la domination politique des descendants d'esclaves qui a marqué le début du conflit entre les différents chefs de guerre en lutte ouverte pour le pouvoir.

Au deuxième chapitre, nous avons souligné le drame d'une jeunesse sans avenir dans un pays déchiré par des guerres tribales comme le Libéria.

Notre attention a été retenue par le rôle joué par les enfants-soldats pendant la guerre. L'on a pu constater que ces enfants deviennent des enfants-soldats parce qu'ils sont pauvres, séparés de leurs familles, déplacés de leurs foyers. Souvent, ce sont des enfants qui vivent dans une zone de combat ou n'ont pas accès à l'éducation scolaire.

Le troisième et le dernier chapitre de notre travail, intitulé «L'échec du processus de démocratisation» met en scène les auteurs de la crise au Libéria, qui ne sont autres que les dirigeants eux-mêmes et les conséquences fâcheuses de la guerre. La disposition, l'horreur et la mort dont souffre la population ont été largement soulignées dans ce chapitre.

Notre souci était de montrer par le biais de l'œuvre qui a fait l'objet de notre recherche, combien la guerre est néfaste. La vision du monde d'Ahmadou KOUROUMA à travers *Allah n'est pas obligé...* nous aura aidé à revivre et à mettre en évidence les drames que le peuple africain subit à cause de ces politiciens qui l'utilisent comme un pont sur lequel ils passent pour arriver à leurs intérêts égoïstes.

Nous sommes loin d'avoir épuisé ce sujet. Quelques notions politiques ont pu nous échapper comme d'autres points de vue relevant de domaines dont nous ne sommes pas spécialistes.

Néanmoins, nous espérons avoir contribué modestement à la connaissance de ce roman et de son auteur, qui s'est révélé prolifique. D'autres chercheurs pourraient approfondir, par exemple, le thème du destin de la jeunesse.

De plus, d'autres thèmes comme celui de la délinquance, la haine ethnique, la déchéance de l'humanité et bien d'autres peuvent être exploités à travers *Allah n'est pas obligé...* d'Ahmadou KOUROUMA.

BIBLIOGRAPHIE

I. L'ouvrage de base : *Allah n'est pas obligé...*, Paris, Seuil 2000

II. Ouvrages du même auteur

1. *Les Soleils des Indépendances*, Paris, Seuil 1970
2. *Monnè, Outrages et Défis*, Paris Seuil 1990
3. *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil 1998
4. *Le Diseur de vérité*, Paris, Acoria 1998
5. *Yacouba, le chasseur africain*, Paris, Gallimard Jeunesse 1998
6. *Le chasseur, héros africain*, Paris Edition Grandir 1999
7. *Le Griot, homme de paroles* ; Paris Edition Grandir 1999
8. *Quand on refuse on dit non*, Paris, Seuil 2004

III Ouvrages de critique générale

1. DIAKITE (Tidiane) *L'Afrique malade d'elle-même*, Paris, Karthala, 1986,162p
2. DUMONT (René), *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil 1962,186p
3. DUTLI (Maria Teresa), *Enfants-combattants prisonniers* Genève, CICR, 1990,456p
4. FAUVILLE (André), *La psychologie des enfants délinquants*, Louvain-la-Neuve, UCL 1962, 40p
5. GHAZAL(Jean), *L'enfance délinquante*, Paris PUF 1967,97p
6. GASSAMA, M, *La langue d'Ahmadou KOUROUMA ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, Fernand Nathan, 1994

7. MACHEL (Graça), *Conséquences des conflits armés sur les enfants*, New York, UNICEF, 1996,55p
8. SCHLEMMER (Bernard) *L'enfant exploité : oppression mise au travail, prolétarisation*, Paris, Karthala 1966 ,522P

IV. Ouvrages généraux

1. BOUENGE, j, R, *Une lecture de la démocratie à travers Zaïre-Afrique de 1994*, Paris, Haclotte, 1995
2. DUMONT, R, *Démocratie pour l'Afrique*, Paris, Seuil, 1991
3. EBOUA, S, *Interrogation sur l'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1999
4. FOUKOUA, R, *Dix ans de littérature africaine : pouvoir, société et écriture*, Paris, Seuil 1990
5. MURAWIEC, E, *Une analyse systématique des conférences nationales souveraines africaines*, Paris, Karthala, 1993
6. TEDGA, J, M, *Ouverture démocratique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1991
7. OYANE, FU, *Démocratie et Démocratisation*, Londres Edition James Currency, 1994
8. KESTELOT, *Les écrivains noirs de langue française, naissance d'une littérature ;llème édition*, Bruxelles, Verviers,1978

V. Œuvres de la littérature négro-africaine

1. ACHEBE (Chinua), *Le monde s'effondre*, Paris, P.A, 1972,254p
2. BETI (Mongo), *Mission terminée*, Paris, Bouchet, Chastel, 1957,251p
3. BHELY QUENUM(Olympe), *L'initié*, Paris, P.A 1979,250p
4. CESAIRE (Aimé), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, P.A 1948,91p

5. LAYE (Camara), *L'enfant noir*, Paris Plan, 1953,190p
6. SEMBENE (Ousmane), *Voltaïque*, Paris, P.A 1962 ?216p
7. MATIP (Benjamin), *Laisse-nous bâtir une Afrique debout*, Paris, Africascope, 1979,205p
8. VELIS (Jean-Pierre), *Fleurs de poussière : enfants de la rue en Afrique*, Paris, UNESCO, 1993,172p

TABLE DES MATIERES	PAGES
DEDICACE.....	i
REMERCIEMENTS	ii
0. INTRODUCTION GENERALE	1
0.1 Présentation de l'œuvre.....	3
0.2 Motivation et choix du sujet.....	4
0.3 Problématique et Hypothèses de recherche.....	4
0.4 Objectif.....	5
0.5 Méthodologie.....	6
0.6 Articulation du travail.....	6
CHAP I .LE REGNE DE LA DIVISION ET DE LA VIOLENCE AU LIBERIA.....	7
I.1.Les différents chefs de guerre.....	7
I.1.1.La faction de Charles Taylor.....	8
I.1.2.La faction de Prince Johnson.....	10
I.1.3.La faction de Samuel Doe.....	11
I.1.4. La faction d'El Hadj KOROMA	12
I.2.Les atrocités de la guerre tribale	13
I.2.1.Le régime totalitaire des Krahns	14
I.2.2.Le massacre des cadres Gios	15

I.2.3.Le rôle des enfants-soldats	16
I.2.4.L'assassinat du Président Samuel Doe	17
I.2.5.L'action de l'ECOMOG	18
CHAP II. UNE JEUNESSE SANS AVENIR	19
II.1.Unes situation familiale sans avenir	19
II.1.1.Unes instruction ratée pour les enfants	20
II.1.2.Unes pauvreté familiale sans solution	21
II.1.3.Unes enfance vagabonde	21
II.1.4Le héros à la recherche de sa tante	22
II.2.Le règne du tribalisme	23
II.2.1.Le recrutement des enfants-soldats	24
II.2.2.Le héros face à la faction de Taylor	26
II.2.3.Le héros face à la faction de Samuel Doe	27
II.2.4.Le désastre vécu au quotidien	28
II.3.Le drame de la guerre	29
II.3.1.Les combats entre factions	29
II.3.2.Le pillage outrancier	30
II.3.3.Le viol des femmes	31
II.3.4.L'extermination des tribus rivales	32
CHAP III.L'ECHEC DU PROCESSUS DE DEMOCRATISATION	33

III.1.La démocratie en Afrique	34
III.1.1. Définition	35
III.1.2. Les obstacles historiques à la démocratie	35
III.1.3. La politique coloniale face à la démocratie	36
III.1.4.L'implantation d'un parti unique	37
III.2.Les nouveaux dirigeants face à la démocratie	38
III.2.1.Les préoccupations des dirigeants	39
III.2.2.Le pouvoir comme affaire familiale	41
III.2.3.L'accumulation des richesses	42
III.2.4.La part du peuple dans le processus électoral	44
III.3.Les effets de la guerre sur le peuple	45
III.3.1.La dégradation de la vie familiale	46
III.3.2.Les règlements de compte.....	47
III.3.3.La part des gouvernements des puissances étrangères	48
CONCLUSION GENERALE	50
BIBLIOGRAPHIE	53
TABLE DES MATIERES	56